

L'expérience esthétique de Jean-Marie Schaeffer

Simon Brousseau

Numéro 255, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

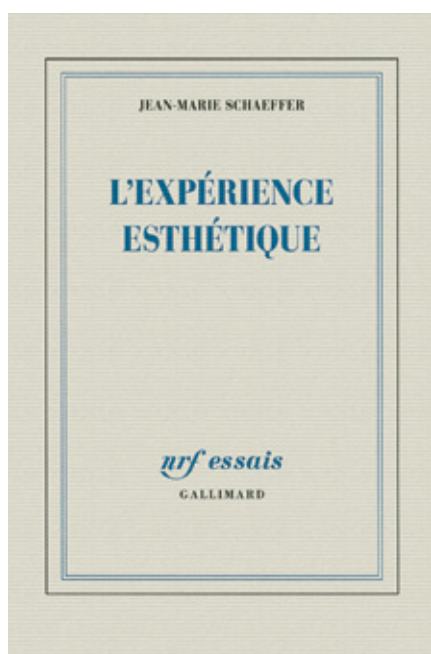
Brousseau, S. (2016). Compte rendu de [*L'expérience esthétique* de Jean-Marie Schaeffer]. *Spirale*, (255), 59–61.

Les plaisirs de l'attention

Par Simon Brousseau

L'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE

de Jean-Marie Schaeffer
Gallimard, 384 p.



Avec la place qu'occupent désormais dans nos vies les écrans et les réseaux sociaux, avec la multiplication des sources d'informations et de divertissements, on remarque ces dernières années un intérêt croissant pour la question de l'attention. On peut penser à l'essai de Nicholas Carr *The Shallows : What the Internet Is Doing to Our Brains* (2011), où l'auteur s'appuyait sur des travaux de neurosciences récents étudiant la façon dont la fréquentation quotidienne du Web modifie nos habitudes attentionnelles, mais aussi plus fondamentalement nos circuits neuronaux. Les analyses souvent pessimistes de ces dérives attentionnelles convergent : nous aurions de plus en plus de difficulté à contrôler notre attention, qui serait toujours compulsivement à la recherche de nouveaux objets.

Dans un discours adressé aux finissants du Kenyon College en 2005, David Foster Wallace insistait sur l'importance d'être capable de choisir ce à quoi l'on accorde de l'importance. « *Apprendre à penser*, proposait-il, *signifie être suffisamment conscient et lucide pour choisir ce à quoi l'on porte attention.* » Plus récemment, dans *Pour une écologie de l'attention* (2014), Yves Citton affirmait que cette application de l'esprit est « *ce que nous avons de plus précieux* » dans le contexte capitaliste actuel, puisque la quantité de biens et de discours produits outrepassent largement nos capacités attentionnelles. Citton concluait comme Wallace qu'il faut être au fait de ce qui nous occupe l'esprit, et l'une des avenues qu'il explorait pour valoriser cette *attention réflexive* était la fréquentation

des arts et de la littérature, ceci afin de cultiver ce qu'il nommait les « *arts de l'interprétation* ».

À la lecture des conclusions de Citton sur les bienfaits de l'attention réflexive, il est difficile de ne pas songer à la théorie proposée presque un siècle plus tôt par Victor Chklovski dans « L'art comme procédé ». Dans cet article qui a fait date, Chklovski posait que le propre de l'art « *consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception* », puisque « *l'acte de perception en art est une fin en soi et doit être prolongé* ». L'art permettrait d'exercer nos capacités d'attention, grâce à des procédés d'opacification et d'intensification qui ont des effets défamiliarisants. À une époque où notre attention est la proie de différentes stratégies de captation, il n'est pas surprenant que cette conception de l'art ressurgisse. C'est dans ce contexte qu'il faut lire le dernier essai de Jean-Marie Schaeffer, *L'expérience esthétique*. Bien que le théoricien cherche à clarifier une fois pour toutes ce qu'on entend par esthétique, la place qu'il accorde à l'attention inscrit sa réflexion dans l'air du temps et lui confère une pertinence qui dépasse le cadre de la théorie esthétique, puisque c'est bien de notre expérience du réel qu'il s'agit.

L'expérience esthétique est une expérience du monde

Par-delà le travail colossal de débroussaillage théorique effectué par Schaeffer – qu'il serait long et fastidieux de restituer ici –, l'une des idées les plus importantes défendues dans l'essai est que l'art n'est pas un monde autonome, mais s'inscrit au contraire en continuité avec la réalité quotidienne. Dès les premières pages de l'introduction, Schaeffer met cartes sur table : « *L'hypothèse de ce livre est plus particulièrement que l'expérience esthétique fait partie des modalités de base de l'expérience commune du monde et qu'elle exploite le répertoire commun de nos ressources attentionnelles, émotives et hédoniques, mais en leur donnant une inflexion non seulement particulière, mais bien singulière.* »

Avant de poursuivre sur la façon dont l'attention, les émotions et le plaisir interviennent dans l'expérience esthétique selon Schaeffer, il est nécessaire de s'arrêter sur la définition qu'il donne du terme « esthétique ». L'esthétique ne réfère pas à ses yeux à un type d'objet, mais toujours à un type d'expérience. Comme Kant, dont il s'inspire librement, Schaeffer la décrit comme une attitude attentionnelle : il n'y

a pas d'ontologie esthétique, seulement des façons esthétiques d'appréhender les objets. Autrement dit, l'esthétique réside dans l'usage que l'on fait des objets qui appartiennent à des classes ontologiques différentes. À ce sujet, l'exemple qu'il propose est éclairant : « *Nous réunissons souvent sous un même "chapeau" des objets appartenant à des classes ontologiques différentes dès lors qu'ils appartiennent à une même classe fonctionnelle. Ainsi, une caverne et une maison appartiennent certes à des catégories ontologiques différentes (un objet naturel dans le premier cas, un artefact dans le second), mais nous pouvons les réunir dans une même classe fonctionnelle : ce "sont" des refuges.* » De la même façon, une toile de Rembrandt, un roman de Flaubert et l'urinoir de Duchamp n'ont rien en commun, sinon le cadre pragmatique qui nous invite à porter sur eux un regard particulier : ce sont des objets qu'on appréhende esthétiquement. Ceci étant dit, il reste bien sûr à décrire ce qui, pour Schaeffer, constitue le propre de cette expérience.

L'art permettrait d'exercer nos capacités d'attention, grâce à des procédés d'opacification et d'intensification qui ont des effets défamiliarisants.

L'attention dénuée de finalité

En expliquant soigneusement le fonctionnement neurologique de l'attention commune, caractérisée par une préfocalisation orientée sur les tâches diverses que nous avons à accomplir au quotidien, Schaeffer parvient à esquisser un portrait de l'attention en régime esthétique, qui ne possède pas de « tâche » ou de « but fixé ». Cette attention ouverte, sujette à de multiples changements de focalisation, favoriserait la mise à distance de nos prédispositions attentionnelles. C'est pourquoi Schaeffer insiste, comme Chklovski et Citton, sur le fait que l'attention en régime esthétique se caractérise par une certaine circularité, celle-ci se repliant sur elle-même. L'attention, qui fonctionne habituellement de façon automatique, prend soudainement conscience de ses habitudes et de ses pré réglages en faisant l'expérience d'une attention étrangère, celle qui est mise en scène par l'œuvre d'art. « *Si l'expérience esthétique est une épiphanie, au sens où elle est une expérience de présence, nous dit Schaeffer, cette présence est essentiellement celle de l'attention qui est présente à elle-même : elle n'a rien à voir avec une apparition, une venue à la présence, qui nous sortirait du temps.* » Schaeffer ne s'arrête toutefois pas au constat de la réflexivité de l'attention en régime esthétique, mais propose que c'est justement dans cette « *capacité à piéger l'attention* » que réside « *le secret de toute expérience esthétique réussie* ». Autrement dit, il y aurait des qualités formelles qui font d'un objet une « *réussite* » esthétique, et ce succès dépendrait de la façon dont ces qualités sollicitent, déjouent ou surprennent notre attention.

La question des émotions esthétiques

Schaeffer consacre plusieurs pages à la question des émotions vécues lors de l'expérience esthétique et s'applique notamment à réfuter la

théorie qui veut que ces émotions soient des quasi-émotions, puisqu'elles n'auraient aucun ancrage dans la réalité. Tout au contraire, défend Schaeffer, les émotions qui naissent alors relient l'art à la vie vécue, et c'est justement parce que les œuvres d'art font écho à notre propre expérience émotive qu'elles parviennent à capter à ce point notre attention. Selon Schaeffer, « *les émotions constituent sans doute le facteur d'intensification attentionnelle le plus central de la relation esthétique* ». En fait, la conception des émotions esthétiques qu'il défend reprend l'interprétation pragmatique de l'attention en régime esthétique : tout comme l'attention, les émotions esthétiques sont vécues dans une enclave pragmatique qui les situe à l'écart de la vie active et qui nous permet de les éprouver pour elles-mêmes. C'est d'ailleurs cette enclave, cette mise entre parenthèses des émotions vécues qui permet de comprendre le paradoxe du plaisir que l'on éprouve en ressentant de la peur, de l'indignation ou de la tristesse devant une œuvre d'art ; ces émotions, loin d'appeler comme c'est le cas dans la vie active une réaction directe – se protéger, intervenir, etc. –, sont l'occasion d'une certaine contemplation, leur intensité étant expérimentée pour elle-même, sans finalité apparente.

Le plaisir de la dépense

On le comprend, la conception de l'expérience esthétique défendue par Schaeffer repose sur la valorisation du plaisir qu'elle occasionne. Loin de chercher à défendre l'utilité de cette expérience, Schaeffer propose au contraire que sa spécificité réside dans sa gratuité. On expérimente des œuvres d'art parce que nous aimons le faire, tout simplement. Ce faisant, Schaeffer met en valeur, un peu comme Georges Bataille, l'art comme activité dépensière, en défendant l'idée que la dépense improductive, en dernière instance, est une activité essentielle aux sociétés humaines. Il développe la notion de *signalisation*

coûteuse afin de décrire l'excédent informationnel qui serait le propre de l'art. Contrairement à la vie active, où l'information est régie par un impératif d'efficacité, il y a en art une négociation constante entre la *fluence* du message et le signal de *curiosité* ou d'intérêt qu'il contient. « *C'est la relation entre ces deux variables, elles-mêmes dépendant à la fois des propriétés objectales du "signal" esthétique et de l'arrière-plan cognitif de la personne, qui constitue le régulateur de la relation esthétique.* »

Dans notre contexte culturel, où l'attention est devenue une variable incontournable de l'économie capitaliste, la théorie de l'expérience esthétique défendue par Schaeffer permet de la réinsérer à sa juste place, c'est-à-dire comme expérience existentielle. L'attention que nous accordons à notre environnement nous appartient. La mise à distance de nos réflexes attentionnels favorisée par la fréquentation des arts permettrait, selon la théorie développée par Schaeffer, de se réapproprier une expérience du quotidien trop souvent vécue sous le signe de l'attention pré-focalisée, cette routine des gestes que nous faisons et des chemins connus que notre pensée emprunte jusqu'à se confondre parfois avec l'impensé. La défamiliarisation valorisée par Chklovski, en dernière analyse, permet bien sûr de renouer avec le monde en le percevant avec toute l'intensité qu'il requiert. C'est sans doute pourquoi Schaeffer termine son livre en évoquant les « *moments d'immanence heureuse* » qui accompagnent l'expérience esthétique, ces révélations sans horizon métaphysique qui nous permettent de contempler, chaque fois comme si c'était la première, les facettes de l'existence qui nous importent le plus. ■